

REQUÊTES FONDAMENTALES D'UNE RENAISSANCE LITURGIQUE

Le mouvement religieux actuel a porté d'une façon privilégiée sur le domaine liturgique. Ce qu'il y a de nouveau, par rapport à la génération antérieure, c'est que la préoccupation liturgique n'est plus le fait de techniciens spécialistes, mais est devenue, avec une amplitude et une gravité toutes nouvelles, la préoccupation d'hommes voués à l'apostolat le plus actif, et que, bien au delà du clergé, le monde laïque, depuis les groupements de jeunesse jusqu'aux organisations les plus orientées vers l'action, en passant par la splendide efflorescence des jeunes foyers chrétiens, s'est ouvert à un renouvellement profond de la vie liturgique.

Ce mouvement populaire qui manifeste un besoin profond de la chrétienté a d'ailleurs été prévenu, encouragé, par des actes, que l'on peut estimer sans précédent, du magistère de l'Église.

Le dernier en date de ces actes et le plus considérable est la publication, par le pape Pie XII, d'une encyclique doctrinale sur la liturgie dont on a mal mesuré l'importance.

De cette encyclique, trop souvent les commentaires n'ont relevé que des considérations pratiques et presque disciplinaires, sans mesurer qu'il s'agissait avant tout d'un enseignement dogmatique d'une suprême importance, puisque pour la première fois l'Église enseignait que sa liturgie n'est rien moins que l'acte perpétué de la Rédemption.

Depuis dix ans, l'opinion catholique a été saisie des problèmes que pose une renaissance, sentie désormais comme nécessaire. Le seul fait de la création du *Centre de Pastorale liturgique*, qui intéresse non seulement le clergé monastique et les spécialistes de séminaires, mais l'universalité du

clergé pastoral et missionnaire, la qualité exceptionnelle des revues et publications, le succès non seulement des vastes congrès, comme ceux de Saint-Flour et de Lyon, mais des sessions d'études qui, depuis plusieurs années, réunissent à Versailles, pendant plusieurs jours, quatre à cinq cents prêtres, presque tous voués au ministère actif; tout cela témoigne assez que le problème liturgique se pose au cœur même du problème religieux et que ses interférences vont de l'exégèse biblique à la théologie des mystères, de la pratique pastorale à toutes les techniques que comporte dans le concret la liturgie telle que l'Église catholique la reçoit de sa tradition et entend lui assurer une incessante jeunesse.

De tout ce mouvement, il n'est pas prématuré d'enregistrer des résultats considérables. D'une génération à l'autre, la figure liturgique de nos communautés chrétiennes s'est profondément transformée. Il faut remonter au pape Pie X pour marquer les premières étapes d'une orientation très nouvelle, si on la compare à celles mêmes qui prévalaient sous son prédécesseur, le pape Léon XIII. Je ne parle pas tellement de la première encyclique de son pontificat sur la musique sacrée (1903), quoi qu'elle ait eu un caractère proprement révolutionnaire, mais on n'a pas assez mesuré que l'encyclique sur la communion eucharistique¹ ouvrait une ère toute nouvelle et prenait le problème par son fond.

Après des siècles de controverses, dominés par le point de vue moraliste, Pie X, d'un geste autoritaire, écartait toutes les considérations, par ailleurs excellentes, non seulement issues du jansénisme, mais exprimées par d'authentiques écoles spirituelles.

Positivement, il restaurait dans sa suprématie le mystère eucharistique en abattant toutes les barrières qui privaient le peuple chrétien non seulement de l'accès, mais de la participation essentielle à l'autel.

Il ne s'agissait là ni d'esthétique, ni d'archéologie, ni de

1. Il est significatif que dans une récente histoire du mouvement liturgique qui consacre un chapitre à l'œuvre liturgique de Pie X, c'est à peine si, au milieu de nombreuses pages consacrées à la musique, il est fait mention des décrets sur la participation des fidèles au sacrifice par la communion, communion qui réalise infiniment plus substantiellement que le chant « la participation active » au mystère et à la prière publique et solennelle de l'Église dont parlait le pape.

rubrique, mais de ce qu'il y a de plus profond dans la vie liturgique, à savoir la participation au mystère. Les promoteurs de la liturgie ne proclameront jamais assez haut ce que le peuple doit à l'acte de Pie X.

Depuis, c'est à l'office divin que Pie X a consacré le principe d'une réforme qui, pour procéder par palier, n'en devait pas moins être totale². D'une part, le calendrier où le Temporal disparaissait sous l'invasion lente, mais inexorable, du Sanctoral, fut l'objet de traitements radicaux qui restituaient d'abord au dimanche, commémoration pascale, puis au temps du Carême et aux fêtes plus importantes un respect auquel les dévotions modernes avaient porté de sérieuses atteintes.

C'est ainsi que disparurent presque toutes les fêtes de dévotion instituées sous le pontificat de Léon XIII. D'autre part, Pie X, revenant à des projets chers notamment à l'Église gallicane, bouleversait la distribution hebdomadaire du Psautier en assurant une psalmodie moins lourde et surtout moins monotone. De tels actes annonçaient que les autres problèmes étaient d'ores et déjà mis à l'étude³.

La surprise a été grande et n'a pas manqué de dérouter plusieurs quand, soudainement, le pape Pie XII, reprenant dans son fond l'œuvre de Pie X, osa rompre avec une tradition quinze fois séculaire, pour offrir aux clercs une traduction délivrée enfin de contresens et de non-sens confondus bien à tort avec le respect dû à l'œuvre du Saint-Esprit. Un tel acte, nécessaire, supposait l'exercice d'une autorité que d'aucuns ont pu trouver offensante des situations acquises. Un vouloir aussi résolu marque que l'autorité pontificale ne se laisse arrêter par aucun obstacle, fût-il canonisé par les siècles.

On parle déjà d'une traduction nouvelle de la Bible, destinée à remplacer la Vulgate. Si la volonté réformatrice de Rome n'a pas craint de s'en prendre tout d'abord à ce qu'il y a de plus vénérable dans la liturgie, à savoir l'Écriture sainte, ce ne sera plus pour elle, on oserait dire, qu'un jeu que d'affronter le légendaire hagiographique dont tous les

2. Encyclique *Divino afflatu*, du 1^{er} novembre 1911.

3. Pie X prévoyait alors que cette réforme totale ne demanderait pas moins de trente ans. En fait, après cinquante ans, elle n'est qu'à peine commencée.

historiens ont depuis longtemps marqué les insuffisances et les erreurs, ainsi que l'homélie auquel une certaine connaissance renouvelée de la patrologie apportera d'inappréciables richesses.

Il n'est un secret pour personne que les techniciens, sous le couvert de la hiérarchie, ont proposé une refonte profonde de l'office divin. Qu'il suffise de noter ici le projet du cardinal Nasalli Roca, archevêque de Bologne, et parmi tant d'autres (dû à des autorités universellement reconnues, comme celles du R^{me} Abbé Capelle, du Mont-César, ou de Pius Parsch), le *Brevierreform*, publié à Trèves par l'Institut liturgique, sous le contrôle de la conférence des évêques allemands. Tous ces projets eussent semblé inimaginables il y a vingt ans.

Par ailleurs, dans le domaine des réalisations, l'Église a approuvé un grand nombre de pratiques nouvelles qui n'ont plus aujourd'hui aucun caractère subversif. Jusque dans les paroisses, la participation active des fidèles au saint Sacrifice n'est plus seulement le fait d'une communion générale au sacrifice, mais le grand silence séculairement de règle a été rompu, et le dialogue rétabli entre le célébrant et les fidèles au point que font figure de retardataires les communautés ou les paroisses qui ont gardé le vieil usage du silence.

Le Rituel lui-même, après un effort pour rendre, notamment au mariage et au baptême, leur véritable caractère, à la fois sacramentaire et communautaire, tel que l'ont pratiqué les jeunes chrétiens qui ont restitué à la messe du mariage la communion, et au baptême une participation intelligente aux rites, le Rituel vient de recevoir en Allemagne et en France la consécration officielle d'un renouvellement de ses formes qui, pour les sacrements les plus communs, autorise l'usage de la langue vulgaire.

Autant de réformes que des générations antérieures auraient estimées inimaginables et que certains eussent dénoncées comme protestantisantes. Rome a enlevé tout doute à cet égard en nous rappelant à la pratique et à la vénération d'un trésor authentiquement catholique que seul un mouvement trop matériel de contre-réforme avait quelque peu méconnu.

Les esprits qui, aujourd'hui encore, résistent aux invitations de Rome, témoignent à quel point, depuis deux siè-

cles, une sclérose bien intentionnée avait étouffé l'action vitale de l'esprit catholique sous couvert d'un traditionalisme semblable à celui qu'avait dénoncé Jésus-Christ chez les Juifs.

Ce n'est pas le lieu d'insister sur les paraliturgies qui, depuis quinze ans, ont cherché à rendre à nos liturgies communautaires une souplesse et une vitalité d'excellente intention. Les mouvements de jeunesse, scouts, Joc ou Jac, ont réalisé de véritables efforts; mais ces sortes d'explosions vitales ont plus de valeur comme témoignages que comme exemplaires. Tant et si bien que les mieux inspirés de ces mouvements, tel la Route, se sont montrés réservés et ont cherché dans un repensement du Missel et du Rituel à réaliser de plus authentiques liturgies.

De toute façon, un coup d'œil jeté sur la communauté chrétienne de la nouvelle génération témoigne qu'en ces vingt années la liturgie a rompu avec un rubricisme sclérosé et que, sous le couvert des autorités les plus hautes, des réformes s'affirment comme des anticipations sur un renouvellement qui seul satisfera au besoin d'une chrétienté vivante.

Nous voudrions, dans les pages qui suivent, marquer quels obstacles cette résistance devra briser, et l'on s'apercevra qu'il ne s'agit pas de simples coutumes, mais d'un changement profond d'esprit, lequel est déjà en voie d'affirmation. Car il ne faudrait pas que nous prenions le change pour nous contenter d'accommodements ou de réformes heureuses, mais qui ne peuvent tenir lieu d'une restauration de valeurs spirituelles essentielles.

Il ne faut point ici d'équivoque. Le retour aux valeurs antiques ne doit en aucune façon porter le caractère que dénoncent volontiers les Allemands sous le nom de *reprivatization*.

Pie XII l'a dit dans son encyclique : ce n'est point un esprit archéologique qui nous guide. En conséquence, la remise en valeur de parties essentielles de la tradition doit prendre le caractère d'une renaissance vitale, mais jamais celui d'un retour à l'antique, tel que celui qui a marqué en architecture l'époque de Viollet-le-Duc.

Il faudrait donc redécouvrir les valeurs oubliées, les dégager de leur enveloppe périmée et, brisant avec les routines

légalistes, retrouver dans le complexe actuel de notre vie individuelle ou sociale, profane ou religieuse, la sève, faute de laquelle cette restauration artificielle n'aurait ni avenir ni même présent.

Peut-être ne discernons-nous pas tout ce qui, aujourd'hui, s'oppose avec une obstination silencieuse à cette renaissance de la vie liturgique. Nous voudrions, tout au moins, marquer les obstacles les plus effectifs que d'ailleurs le renouveau de l'exégèse, de la théologie et de la spiritualité a déjà fortement ébranlés.

De toute évidence, l'affaiblissement de la foi et l'indifférence religieuse généralisée sont la source première de toute résistance à une vie liturgique active. Des peuples pratiquement détachés de la foi, ou ne conservant du culte que des routines, ne peuvent se prêter à des actes liturgiques qui supposent une foi vivante.

Par ailleurs, il est bon de remarquer que nous envisageons la liturgie dans la présentation historique qu'en a réalisée l'Église. On pourrait concevoir une liturgie profondément différente de celle que nous avons. De par le Christ, de par l'Église, de par l'histoire, notre liturgie s'est concrétisée dans les formes que nous n'avons qu'à accepter. Ni le pain eucharistique, ni l'huile, ni l'eau ne sont en notre pouvoir. On aurait pu imaginer une rédemption fort différente et encore plus un ordre sacramentaire tout autre. Nous nous trouvons en face d'un système, contingent sans doute, mais canonisé. C'est dans ce système que nous avons à envisager les requêtes essentielles qu'il n'est en notre pouvoir ni de négliger ni de modifier.

I. — INDIVIDUALISME ET COMMUNAUTÉ

Or la liturgie catholique est avant tout et en tout essentiellement communautaire. L'obstacle le plus grave qui s'oppose à elle est l'individualisme qui régit aujourd'hui la vie religieuse elle-même.

Il est indéniable que, chez les chrétiens fidèles, voire fervents, le point de vue de l'individu a, depuis trois siècles, prévalu sur la communion concrète qui rassemblait dans la liturgie *le Peuple de Dieu*. Cette notion même de Peuple de

Dieu ne subsiste guère que comme souvenir dans notre chrétienté, déchirée par l'incrédulité moderne. Quant à son acte cultuel, il s'enclôt dans le sanctuaire de communautés plus ou moins émigrées de la vie publique, quand ce n'est pas dans le sanctuaire de la famille ou le sanctuaire secret du cœur.

L'apostasie officielle des sociétés et des États a anéanti ce qui était le caractère propre des liturgies antiques. Que ce soit chez les peuples civilisés ou chez les peuples primitifs, la liturgie est tellement l'acte de la cité que, le plus souvent, le prince accomplit les actes mêmes du sacerdoce. Par contre, la neutralité moderne, alors même qu'elle décrète la tolérance succédant aux persécutions, confine strictement le culte dans les enclos qui lui sont réservés.

« Feu la chrétienté », « feu la cité chrétienne »... C'est un fait, et ne sont pas rares ceux qui s'en félicitent. Nous avons vu naguère, à Bruxelles, les processions de la Fête-Dieu escortées dans les rues par les pelotons de la garde à cheval et les lanciers. Nous avons vu à Hanovre la messe cardinale du Katholikentag accompagnée de tous les déploiements officiels, au son des fanfares et des cymbaliers à cheval. Je me souviens, la cérémonie achevée, de jeunes quickborn jurant de ne plus se mêler à ces parades.

Félicitations ou regrets, il faut enregistrer la mort d'une civilisation chrétienne. En sorte que notre liturgie ne sera plus l'acte public de la cité.

Mais elle n'en doit pas moins demeurer l'acte du Peuple de Dieu.

Il faudra donc, sous de nouvelles formes, rendre à ce peuple une existence, catacombale peut-être, mais d'autant plus dense, plus serrée et plus organique, afin que la liturgie ne soit pas une poussière d'actes individuels, mais l'acte unique du corps chrétien visible, fût-il le « reste d'Israël ». Ce serait une grave erreur de croire que l'acte communautaire chrétien peut renoncer à ce qui fournissait à l'acte spirituel son corps visible : acte, rite, paroles de toute espèce, où l'homme apportant son être tout entier, tous les membres de la communauté se rassemblaient matériellement dans un lieu consacré pour une assemblée hiérarchique où s'accomplissaient les fonctions solennelles de chant, d'offrande, de sacrifice.

La liturgie, réduite, si les circonstances de la vie sociale

et politique l'exigent, à une portion de la cité, doit garder tout ce qui lui constitue normalement son complexe incarné, non seulement dans le corps de l'individu religieux, mais dans le corps de l'*Ecclesia*, dont il devient membre par la liturgie même.

Or, c'est à l'intérieur de la cité chrétienne, de la conscience chrétienne, que s'est désagrégée la réalité du Peuple de Dieu, sous une poussée individualiste, qui se confond, illusoirement, avec la perfection religieuse. C'est un fait très grave. La révolution spirituelle, qui ouvre avec le XIV^e siècle, par une rupture assez brusque avec la piété communautaire, l'ère des spiritualités modernes, a porté à la liturgie une atteinte dont elle souffre encore. Il ne s'agit pas de contester la valeur de toutes ces formes de la piété personnelle, fondée sur une ascèse courageuse de l'individu occupé au perfectionnement de son âme, il suffit de constater qu'elle a produit d'authentiques saintetés. Le danger néanmoins était de voir un moralisme philosophique se répandre dans les cercles chrétiens, et un mysticisme qui, inspiré d'un plotinisme christianisé, pouvait nourrir un égocentrisme nettement opposé au mystère chrétien.

Il n'est que trop aisé de relever dans le comportement religieux moderne tout ce qui s'oppose au principe fondamental de la liturgie, acte social du Christ total. Transformation de l'office choral en bréviaire individuel, eucharistie dominicale, rassemblant naguère toute l'*Ecclesia*, aboutissant à nos messes privées, sans même un servant; multi-forme participation du peuple par la procession, l'offrande, les eulogies, la communion, s'amenuisant à ces messes silencieuses, tournées vers la contemplation intérieure, négation même de la synaxe! Toute une piété moderne offre aux exigences de la liturgie une résistance qui se fonde sur des intentions excellentes, mais sur une méconnaissance des aspects majeurs de la vie chrétienne. Ainsi toute renaissance liturgique véritable est-elle commandée par une restauration du sens concret du Peuple de Dieu. Œuvre théologique qui exigera que l'on révise des enseignements spirituels qui relèvent plus des philosophes mystiques que de saint Paul.

Alors les chrétiens fervents redécouvriront la signification profonde de l'acte liturgique. Il se refera, autour de l'autel, une communauté vivante. On ne pourra plus souffrir ni le

silence dévot ou peut-être paresseux du prêtre, ni celui des fidèles se refusant au dialogue pour n'être pas distraits de leur méditation personnelle. La messe chantée redeviendra la forme ordinaire de l'Eucharistie telle que l'Église l'a originellement conçue. Autour de l'autel familial du peuple, les dévots se retrouveront avec joie dans la paroisse, mêlés aux pauvres, aux publicains, et ne pourront plus se souffrir dans les chapelles où, aujourd'hui, ils trouvent leurs délices. Le jour du Seigneur réunira une chrétienté vivante dans sa liturgie commune. Mais qui fera comprendre aujourd'hui à ces âmes pieuses qui, dans telle chapelle, à deux cents mètres de l'église paroissiale de Saint-François-Xavier, s'entassaient dans le silence d'un tombeau, qu'elles glorifieraient Dieu bien autrement en sacrifiant leur confort personnel aux sévérités d'une célébration, riche de tant de grâces. Et le fera-t-on comprendre davantage aux dames d'un faubourg bourgeois, friandes de messes en musique, relevées par d'éloquents conférences sur l'existentialisme.

Mais la défection des fidèles s'excuse par celle même du sacerdoce et, il faut bien le dire, par celle des moines. Qui ouvrirait une enquête sur la messe conventuelle telle qu'elle est pratiquée dans certains couvents serait obligé de constater que, maintenue à l'état d'obligation constitutionnelle, elle est loin d'être l'acte suprême de la liturgie monastique. Les dispenses sont accordées au bénéfice d'occupations extérieures, la liturgie en arrive à perdre toute solennité et, silencieuse, « respecte » les messes voisines, ainsi que la piété solitaire du chœur, plongée dans la récitation du Rosaire, la lecture spirituelle, la méditation ou le sommeil des puissances ! Un jour ne viendra-t-il pas où nous mesurerons le contresens de messes conventuelles où nul n'est admis à communier.

Et peut-être n'oserons-nous plus alors parler comme nous le faisons aujourd'hui de « messes privées », et serons-nous surpris d'entendre parler un prêtre de célébrer *sa* messe.

Si le sens de l'église paroissiale a tellement disparu, au scandale des curés, ont-ils eux-mêmes gardé le sens de l'église cathédrale où le pontife réunissait le clergé et son peuple, réduite aujourd'hui à recevoir de grandes funérailles officielles ou de célèbres conférences ?

Qu'avons-nous fait du baptême, acte communautaire par

excellence, où le néophyte, admis en chrétienté par les suffrages des fidèles, était initié au mystère et à la communion chrétienne, au cours des solennelles liturgies de Pâques ou de Pentecôte, par le pontife lui-même ? Un vicaire oserait-il aujourd'hui, à Paris, conférer en une seule cérémonie trois baptêmes à trois enfants de familles différentes, au lieu de précipiter trois cérémonies avant les vêpres, où n'assiste d'ailleurs personne ?

Et que dire de la communion en viatique qui, au XV^e siècle encore, convoquait à Rouen tous les chanoines de la cathédrale pour escorter la communion portée à l'un de leurs confrères mourants ! Mais dans combien de familles ces derniers sacrements ne sont-ils pas administrés comme en cachette.

Le premier effort de toute action liturgique efficace aura donc pour objet de rendre aux chrétiens — et aux prêtres — le sentiment savoureux, fier, de la communion liturgique, qui prévaut sur toutes les formes de la vie religieuse individuelle. Ce travail doctrinal de base permettra une vivante restauration des actes communautaires, chant, offrande, sacrifice, communion, où chacun fait acte explicite et sensible de membre du Christ.

II. — THÉOCENTRISME DE LA LITURGIE

L'individualisme qui dissocie le Peuple de Dieu en ramenant l'homme religieux sur lui-même tend à faire prévaloir un anthropocentrisme directement contraire au mouvement théocentrique de la liturgie.

A vrai dire, toute la religion, toute religion est théocentrique, puisqu'elle oriente et emporte l'homme vers Dieu. Saint Ignace, que l'on considère volontiers comme le grand maître de l'individualisme religieux moderne, ouvrait ses *Exercices* par la méditation fondamentale dont les premiers mots déclarent que « l'homme est créé pour louer Dieu et le servir... et, faisant cela, sauver son âme ». Il achevait ses *Exercices* sur une contemplation destinée à conduire l'homme au plus ardent amour de Dieu, fin de toute la création. Si le christianisme se rencontre là avec le stoïcisme,

si une religion philosophique gravite elle-même à ce point vers Dieu, la liturgie chrétienne est l'expression la plus haute de ce théocentrisme, fondé sur la nature des choses, auquel le Christ est venu apporter la consécration transcendante de sa vie et de sa mort. Depuis le premier verset de saint Jean jusqu'au dernier *Vado ad Patrem*, le Christ est tout entier *πρός τόν πατέρα*, proche du Père.

Et quand saint Paul formule le mystère chrétien dans l'admirable perspective du *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (I Cor., III, 23), il définit très exactement la liturgie : tout prendre pour, par, avec et dans le Christ, clause solennelle de la prière consécatoire où se formule l'essence même de l'acte liturgique : *per ipsum, et cum ipso et in ipso est tibi, Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus sancti omnis honor et gloria, per omnia saecula saeculorum.*

Or, si nous examinons l'objet formel de l'acte liturgique, il apparaît, si bouleversant que cela soit, que ne pouvant ajouter à la richesse de Dieu, il nous est permis d'ajouter à sa gloire ! Et c'est là que la liturgie trouve sa plus juste définition : elle a pour objet premier et souverain la gloire de Dieu.

Loin donc qu'elle ait pour fin l'homme et son bien spirituel, son enseignement, sa perfection, voire son salut, toutes ces grâces sont secondaires, moyens ou effets subordonnés à la fin souveraine. Il faut donc restituer en nous le sens de la gratuité qui donne à nos actes de religion leur forme parfaite. Et, avec le désintéressement, restaurer en nos esprits et nos cœurs la soif de la gloire de Dieu. *Ut in omnibus glorificetur Deus*, disait le maître des moines liturges. *Ad majorem Dei gloriam procurandam*, lui répondait le maître de sa Compagnie d'apôtres : accord où se retrouvent les saints.

Y a-t-il lieu de prouver combien la liturgie est dominée par ce sentiment de la gloire de Dieu et combien, par contre, notre religion, voire notre dévotion moderne, s'y montre peu sensible. N'est-il pas humiliant pour nous de lire dans nos cathédrales les plaques commémoratives de la première guerre, apposées par les Anglais protestants, qui s'ouvrent sur cette invocation :

To the Glory of God,

alors que nos plus pieux *mémoriaux* ne savent proclamer que les noms des soldats tombés au champ d'honneur.

La gloire de Dieu. Il faudrait d'abord des yeux pour la voir, puis un cœur pour s'enivrer, et des lèvres pour la chanter avec transport. Mais savons-nous encore, dans une fleur, ou dans une galaxie, reconnaître la gloire de Dieu? Devant le ciel constellé, Shakespeare faisait dire à Lorenzo : « Il n'est pas jusqu'au plus petit de tous ces globes que tu contemples là qui, par son mouvement, ne chante comme un ange. » Mais, sous nos voûtes les plus hautes, voyons-nous encore seulement les étoiles? Et qui de nous les entend chanter comme Cicéron dans le *Songe de Scipion*? Saint Ignace tombait dans le ravissement devant une fleur, et Tagore y lisait la lettre d'amour du Bien-Aimé. Nous sommes loin de cette fraîcheur de regard et de cœur.

C'est pourquoi la liturgie est si mal comprise par nous, fidèles et prêtres, qui lisons ses chants d'ivresse éblouie d'un cœur si étranger.

On a dit qu'il n'y a rien de plus affreux que d'entendre lire, dans un commissariat de police, une lettre d'amour ramassée dans la rue. Est-ce trop dire que nos psalmodies sont parfois une profanation de ce genre? Qui de nous entonne à son réveil le *Venite exultemus Domino* d'un cœur transporté? Qui de nous chante les *Laudes matutinae* sur le mode triomphal des psaumes? Qui de nous a tremblé à ce cri du psaume LXX qui fournit à Prime son accent majeur :

*Repleatur os meum laude tua,
Ut cantem gloriam tuam,
Tota die magnitudinem tuam!*

A quoi répond le jeûdi à Complies (Ps. LXX) : *Plenum erat os meum laude tua tota die gloria tua.*

Si nous pensions, si nous sentions cela, traiterions-nous l'*officium divinum* comme un fardeau : *onus Dei*; *gebetspensum*, disent les Allemands.

Or, cette part de l'office, n'est-elle pas celle qui nous demeure la plus étrangère? Et n'est-il pas remarquable que les prières du matin et du soir primitives, *Laudes* et *Vêpres*, étaient théocentriques, tandis que les prières modernes de Prime et de Complies sont nettement anthropocentriques.

Si nos fidèles goûtent Complies et non point *Vêpres*, c'est

parce que Complies est une prière tournée vers l'homme : 1° lecture d'enseignement; 2° examen et confession; 3° remise à Dieu pour le sommeil et pour la mort; cela ils le comprennent et le goûtent. Mais Vêpres, qui est une prière orientée vers la gloire de Dieu, les laisse froids. Il en sera de même le jour où nous leur réapprendrons *Prime*, prière plus orientée vers le travail, l'imploration de la grâce, de la protection et de la bénédiction divines, que vers la louange de Dieu comme à Laudes.

Mais le saint Sacrifice lui-même n'a-t-il pas pris aux yeux des chrétiens plus une portée rédemptrice, une valeur d'intercession au bénéfice de l'homme, qu'un hommage d'adoration ou de louange au bénéfice de Dieu.

Il n'est que de relever les « intentions de messe » qu'ils nous proposent : défunts, malades, examens, etc. Leur avons-nous assez fait comprendre la signification de louange de l'Eucharistie — εὐχαριστήν — et, dans notre liturgie, remarquer et goûter les chants glorieux qui accompagnent ce mémorial du Christ, de sa mort, mais aussi de sa Résurrection et de son Ascension glorieuse?

Qu'avons-nous fait des *introït* qui, le plus souvent, devraient revêtir un tel caractère de triomphe? Comment chantons-nous le *Gloria in excelsis Deo*, conclusion primitive des chants de Laudes, cantique vénérable entre tous, tout entier consacré à la gloire de la Trinité? De quelle voix exultante devraient-ils être chantés!

Que de transports dans les *graduels*, scandés d'*alleluia* : *Haec dies quam fecit Dominus : exsulemus et laetemur in ea!*

Et toute la prière eucharistique, depuis sa préface avec le *Sanctus* des anges jusqu'à la grande doxologie finale, sanctionnée jadis par le tonnerre de l'*Amen*, qui avait tellement frappé saint Jérôme.

Tous ces chants peuvent-ils se comprendre sur un mode autre qu'héroïque et j'ose dire dionysiaque, le transport d'admiration et de joie qui trouve sa dernière expression dans le *Te Deum* qui clôt l'Eucharistie. Sans doute le sentiment de la gloire de Dieu inspire-t-il le respect, le prosternement : *Non enim videbit me homo et vivet* (Ez., xxxii, 20). Il exige le prosternement du front dans la poussière, d'où l'homme se relève pour servir Dieu selon ses volontés

souveraines. Mais des fils, Dieu attend autre chose, et puisqu'il leur révèle un rayon de sa gloire, peut-il souffrir que nos cœurs y demeurent froids ?

Or, notre comportement religieux en général et notre accomplissement liturgique en particulier sont dignes, sérieux, raisonnables. Il est sûr qu'ils n'ont rien de dionysiaque, et les excès, avouons-le, nous scandalisent. Quelle assemblée chrétienne est capable, aujourd'hui, de chanter le *Psaume* CL avec l'accompagnement de trompettes, de luths, de harpes, de tambourins, d'instruments à cordes, de flûtes, de cymbales sonores et retentissantes ? Quant à la danse, nous laissons cela aux fakirs ou aux nègres. Reste à savoir si notre liturgie protestantisante et raisonnable réjouit le cœur de Dieu.

III. — LA JOIE

Et réjouit-elle le nôtre ?

Comment, nous livrant à la louange de Dieu, ne sommes-nous pas emportés vers le monde de la joie ? Qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour offrir aux chrétiens une liturgie rayonnante de joie ? Avons-nous commencé nous-mêmes par accomplir dans la joie notre fonction liturgique de l'office de l'Eucharistie, des sacrements ?

La liturgie de l'Église, il faut donc le rappeler et peut-être l'apprendre, baigne dans la joie. Le Bréviaire et le Missel sont sans doute les livres au monde les plus imprégnés de joie. Et c'est peut-être de la liturgie aussi qu'il faut dire que seuls y entreront les enfants, qui ont le privilège de la joie. Ce sont des pages qu'on remplirait des invitations à la joie.

Depuis *Matines*, qui nous arrache à la torpeur du sommeil pour la fête quotidienne de la louange divine : *Venite, exultemus Domino, acclamemus... jubilemus Deo*, chant dont l'allure d'exultation nous choque, si bien que pendant quinze siècles nous l'avons corrigé par l'odieux contresens du *Ploremus ante Dominum qui fecit nos, quia* (il y a de quoi pleurer, n'est-ce pas ?) *quia ipse est Dominus noster, nos autem populus ejus et oves pascuae ejus*.

*Le nouveau Psautier*⁴ ne nous eût-il délivré que de ce contresens, cela suffit à me le faire préférer d'enthousiasme; et je laisse aux esprits chagrins la tristesse qu'ils doivent renouveler chaque matin à se rappeler que Dieu est le Seigneur et nous son peuple et ses brebis.

Inutile de revenir sur *Laudes*, expression continuelle de la joie, scandée d'*alleluia* et de *gloria*. Mais le saint Sacrifice lui-même, tout mémorial qu'il soit de la Passion du Christ, ne chante-t-il pas la *beata Passio* que nous commémorons?

Quand pourrons-nous, au lieu de nos liturgies solennelles et tristes, ouvrir l'assemblée en chantant d'un cœur transporté ces *introït* d'allégresse :

Laetetur cor quaerentium Dominum. (Ps. cvi, f. VI, Q.-T. sept.)

Laetus sum in his quae dicta sunt mihi

in domum Domini ibimus. (Ps. cxxi, D^a XVIII^a p. Pent.)

Gaudete in Domino semper, iterum dico Gaudete. (D^a III^a Advent.)

Gaudeamus omnes diem festum celebrantes...

Gaude Maria Virgo. (Septuagésime.)

Omnes gentes plaudete manibus. Jubilate Deo in voce exsultationis. (Ps. xlvi, D^a VII^a p. Pent.)

Laetifica animam servi tui. (Ps. lxxxv, D^a XV^a p. Pen.)

Exsultate Deo adjutori nostro. Jubilate Deo Jacob.

Sumite psalmum jucundum cum cithara.

Cantate in initio mensis tuba. (Ps. lxxx, f. IV Q.-T. sept.)

Beatus populus qui scit jubilationem! (Ps. lxxxviii.)

Mais la savons-nous encore?

Mesurons-nous l'atteinte que nous avons portée à une liturgie toute de musique et de chant en inventant la *messe basse*, « la bien nommée », qui a fait de notre liturgie une chose si triste qu'elle respire l'ennui, morte aux yeux et aux oreilles?

Dans *L'Origine de la tragédie* (130-131), Nietzsche montre comment la nouvelle tragédie socratique, rationaliste, a éliminé le chœur ou l'a du moins annihilé. « La dialectique, écrit-il, chasse la musique de la tragédie, c'est-à-dire détruit l'essence même de la tragédie, essence qui ne peut être interprétée que comme une manifestation et une objectivation d'états dionysiens, comme une symbolisation visible

4. *Le nouveau Psautier* traduit *Genua flectamus*.

de la musique, comme le monde de rêve d'une ivresse dionysiaque. » Toute la tradition ancienne de l'Église autorise un rapprochement. Jamais la musique n'avait été un luxe dans la liturgie. Lorsque la musique disparaît, il est certain que la liturgie perd un élément qui lui est essentiel. Non pas, certes, que la musique soit la substance de la liturgie, comme l'est l'acte du Christ. Mais cet acte du Christ n'est liturgique qu'en devenant musique, puisque toute liturgie est musique.

Nous avons signalé déjà les interventions de Pie X en faveur de la liturgie. Un pontife aussi réaliste et aussi surnaturel n'aurait pas consacré son premier acte public à la restauration de la musique religieuse s'il l'avait considérée comme un luxe. Peut-être arriverons-nous à comprendre que le chant n'est pas un mode de solennité, une mise en scène d'apparat, dans le genre des « messes en musique » pour cérémonies mondaines, mais qu'il est la forme naturelle de l'expression liturgique. Il faut bien avouer que pour l'immense majorité des fidèles, le chant n'est qu'une superfétation, à laquelle d'ailleurs ils répugnent, l'acceptant tout juste comme auditeurs, mais se refusant à y prendre une part active.

Par ailleurs, comment ne pas voir l'atteinte portée à la liturgie lorsqu'on a transposé des mélodies si bondissantes, si pleines de joie, en ce *plain-chant*, somnolent et languide, exsangue et délavé, si étranger au juste sentiment populaire. Lorsqu'un Dom Malherbe lui rend un rythme vivant et le magnifie dans une polyphonie passionnée, combien se scandalisent parce que d'une dévote méloppée on a fait un péan.

Et que dire de ces pauvres Carmélites et Visitandines qui estiment glorifier Dieu davantage par l'écœurante psalmodie que l'on sait. Le mot si dur, mais si juste de Nietzsche nous harcèle : « Il faudrait qu'ils me chantassent de meilleurs chants pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur. Il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé⁵. »

Sans doute, gens du Nord, goûtons-nous l'architecture romane comme l'expression grave, sincère, recueillie, du sentiment religieux, Mais il y aurait bien à apprendre pour nous de ce baroque tant calomnié qui donna aux sanctuai-

5. Ainsi parlait Zarathoustra. Les Prêtres.

res, en Italie, et plus encore dans l'Allemagne du sud, cette allégresse festive où s'affirme la sécurité dans la foi⁶. A Mathiaskirche de Trèves, aux abbayes de Weingarten, d'Einsieden ou de Wettingen, et dans cent églises bavaroises, badoises ou tyroliennes, cette musique éperdue a osé dans le marbre, le stuc et l'or inertes, figurer les rythmes étourdissants du triomphe céleste, sorte de galaxies giratoires à l'échelle humaine, qui emportent anges et docteurs, vierges et pontifes, dans un tourbillon qu'un orchestre à la Bruckner accompagne de ses fanfares éclatantes. Le miracle, c'est, dans le silence et l'immobilité de la matière, d'avoir fait chanter le délire de la joie.

Comment d'ailleurs séparer ici architecture et musique ? Lorsque Mozart, âgé de vingt-deux ans, fait exécuter dans l'église Saint-Pierre de Salzbourg sa prestigieuse messe en *ut* mineur, on a le sentiment d'une œuvre d'art totale. Le *Credo* est, sans aucun doute, l'expression la plus extraordinaire de la joie liturgique. Après l'ouverture de cors et de violons, les voix éclatent dans la triomphale fierté qui proclame la foi. Un rythme ferme dit la sécurité ; et peu à peu la marche se transforme en danse où toutes les voix de soprani et d'hommes concertent, réalisant le plus admirable chœur de chrétienté. Et l'*Et incarnatus est*, le solo de soprane mêlé aux hautbois s'apaise dans une contemplation éblouie, telle que Mozart ne pourra pas la dépasser. L'œuvre ici demeure inachevée, mais elle en dit assez pour nous faire entrevoir une des formes les plus étourdissantes de la joie.

C'est dans cette fête de musique et de danse qu'il faut relire les psaumes de jubilation, dont le mode orgiaque scandalise nos décences, tout comme l'ivresse des apôtres, bondissant du Cénacle, scandalisait en cette première Pentecôte les pharisiens de Jérusalem. Il n'y a pas de danger qu'à nous voir accomplir nos fonctions liturgiques ce soient nos transports qui scandalisent les peuples. Songeons-nous

6. On lira dans *Les Itinéraires romains*, de Jean MAURY et René PERCHERON (Lethielleux), le remarquable chapitre sur le baroque romain (pp. 429 à 509). Il y aurait lieu cependant de noter que ce n'est pas à Rome, mais en Allemagne que le baroque créa ses formes les plus hardies.

que peut-être ce sont les chœurs des anges que nos sagesse plongent dans la stupeur.

Faut-il ajouter que tant que notre office, tout comme la messe dominicale, seront accomplis sous la menace du péché — mortel — donc de la damnation, ni prêtres ni fidèles, contraints, ne sauront ce que c'est que de célébrer le Seigneur dans la joie pascale.

IV. — LITURGIE CHRISTIQUE ET COSMIQUE

Si nous avons tant de mal, si nos fidèles surtout sont si rebelles à se livrer à la joie, c'est parce que nous ne savons pas prendre la mesure de Dieu, et que, occupés de nos petites misères, nous ne savons pas, avec Charles de Foucauld, nous réjouir de ce que « le Bien-Aimé est heureux ».

La liturgie catholique nous oblige à nous dépasser pour nous unir d'une part au Christ, d'autre part à la création, double effort auquel répugne la petitesse de nos cœurs et de nos esprits.

Le mystère du Christ. Nous voici introduits dans l'histoire, la véritable, la seule histoire qui embrasse l'immensité de l'univers et du temps. Saint Jean l'a évoqué lyriquement dans son Prologue auquel répond toute la liturgie. Cette aventure incroyable du Verbe de Dieu, qui, de l'intimité du Père, s'est incarné en ce monde pour, après un engagement sévère dans notre condition d'homme, réaliser plus mystérieusement encore par sa mort et sa résurrection l'œuvre rédemptrice. C'est l'objet même que le pape Pie XII dans son encyclique assignait à la liturgie, acte rédempteur du Christ, prolongé dans le temps.

Or, outre que notre foi est faible, elle redoute l'effort qui lui serait nécessaire pour s'enfoncer dans ces *Investigabiles divitias Christi*, dans ce *mysterion* dont Paul se proclamait *minister et dispensator* (II Cor., VI, 4), et dont nous a été donnée, fils de Dieu, la connaissance (Marc, IV, 11).

C'est pourquoi l'Église est obligée sans cesse de nous ramener à l'axe essentiel de la liturgie, alors que notre goût des choses humaines, du pittoresque et de l'épisode nous incline vers la célébration des saints. L'invasion toujours renaissante du sanctoral étouffe l'épanouissement du

cycle du Christ, tandis que s'épuise en nous le sens du mystère. Un regard sur les cinquante dernières années montre combien la liturgie a été encombrée de fêtes qui entreprenaient sur l'essentiel. L'ère de Léon XIII en a marqué l'apogée. Il a fallu l'audace de Pie X pour dégager les pauvres dimanches et restituer à la célébration pascale son hebdomadaire commémoration. Qu'on se rappelle les dimanches d'octobre sous Léon XIII, les vendredis de Carême et l'effacement constant de la liturgie dominicale devant les offices sanctoraux. Aujourd'hui encore on appelle avec instance un nouveau dégagement qui rétablira plus clairement les proportions, et, pour n'en citer qu'un exemple, rendre à l'octave de l'Ascension, où culmine le mystère du Christ, sa prééminence sur des saints vénérables qui doivent être quelque peu gênés de se voir donner le pas sur le Seigneur dans sa gloire !

Il y aura beaucoup à faire contre des surenchères de dévotions, avides de nouvelles fêtes (chef sacré du Christ, Reine de l'univers, etc.), et l'on sent à quelle profondeur il faudra qu'une théologie authentique aille travailler l'âme chrétienne pour ressusciter en elle l'intelligence et le goût de ce que la liturgie a de plus essentiel.

Quant au chant, vous savez que la bonne moitié de la paroisse jugerait inconvenant de chanter à pleine voix son *Gredo*; un susurrement confus est tout ce que permettent les convenances.

Et le grand scandale, au fond, de ces bonnes gens, c'est qu'autour et avec et par le corps, il y a tout l'univers des choses, cette roture de l'être qui oblige l'esprit à d'inavouables mésalliances⁷.

7. Parlant des « choses » voulues par le Christ pour être les instruments de la grâce, et de l'indifférence que leur témoignent les chrétiens, le P. POUCEL écrit (*Incarnation*, p. 228) : « Et je l'ajouterai, sans à peine oser me faire entendre : comment un catholique authentique, par quelle obnubilation de son esprit, par quelle perversion de sa foi primitive, se construirait-il à lui-même un abri en dehors des rives naturelles de la grâce, sans que vienne l'inquiéter le moindre souci ? Sa religion... s'écoule dans l'abstrait et s'y dissipe. Sa connaissance de la nature demeure elle-même sans aboutissement. »

Et plus loin (p. 240) : « Avec le temps et l'enténébrement progressif des esprits, raidis contre la vraie lumière, le sens du rite s'est affaibli universellement. » Sur quoi le P. POUCEL observe : « On me demande si, parmi les religions ainsi désignées, je comprends la

Qu'y pouvons-nous ? Nous ne changerons pas l'institution du Christ et de l'Église, où les choses ne sont pas tolérées comme témoins, mais engagées comme agents, comme apportant leur vertu naturelle, en support à la surnaturelle, sans quoi le Christ ne les aurait point voulues.

Ainsi avons-nous perdu le sens profond de la liturgie dans la mesure où nous avons méconnu les choses. Méconnaissance due sans doute à une évolution de la civilisation citadine, devenue étrangère aux choses, dont nous ne comprenons plus la nature profonde ou le mystère.

Il faut avouer, de plus, que joue ici une tendance à la commodité, voisine du sans-gêne, car manier les choses dans leur réalité est lourd, salissant (l'eau mouille, l'huile tache). Si bien que nous en gardons, à titre de symbole, pour ne pas dire d'organe témoin, le strict minimum exigé par l'Église⁸.

V. — LES CHOSES

Dans un tout autre ordre et fort contingent, la liturgie réclame de nous un sens du mystère des choses, des plus humbles, qui sont celles que le Christ — faut-il nous en étonner — a préférées.

La liturgie catholique aurait pu être tout autre. Mais au fait, elle est engagée profondément et vitalement dans ce complexe matériel qui nous enserme : notre corps d'abord, le temps et l'espace, les choses enfin que le Christ et l'Église ont consacrées à l'œuvre de Rédemption. Rien n'est plus opposé au catholicisme que toute religion de l'esprit et toute forme de rationalisme.

Notre corps, non pas seulement tel qu'il intervient dans

mienne. Malheureusement, oui. Je n'écris pas pour les musulmans ni pour les peuples à langue agglutinante. Nous n'aurions pas tant de peine à convaincre notre entourage, nous ne susciterions aucun opposant si nombre de chrétiens instruits n'avaient perdu pour une grande part l'intelligence de ce qu'ils voient faire dans nos églises et de ce qu'ils y font eux-mêmes. »

8. Il fallait s'y attendre de la part des Américains. J'ai reçu en cadeau un waterman authentique, marqué d'une belle croix d'or et contenant, au lieu d'encre, de l'eau bénite, ou aussi bien de l'eau baptismale. Un dispositif projette les quelques gouttes nécessaires au sacrement !

l'étude ou la discussion philosophique, mais apportant un concours enrichissant à la prière : réceptivement yeux et oreilles, expressivement voix et geste. Nous ne savons guère aujourd'hui qu'une chose : nous mettre à genoux, yeux fermés, oreilles bouchées. Il est des communautés entières de très dévotes personnes dont nous n'arriverons jamais à ouvrir la bouche. Il est bien inutile de penser ici à la danse.

La raison en est que pèse sur le corps la réprobation des spirituels purs, pour qui moins le corps apparaîtra, mieux cela vaudra. La seconde raison est qu'il est bien plus commode et moins fatigant de se réduire à la pensée. Combien de dévotes gens scandaliserons-nous en parlant de gymnastique et d'orchestrique spirituelles.

Ainsi avons-nous de plus en plus, surtout depuis cent ans, tendu à désincarner la liturgie, réduite le plus possible à l'abstrait : offices sans chants, sans mouvements, sans lieu, sans temps; Eucharistie qui n'a plus rien d'un repas, servi à une table fraternelle; baptême, confirmation, extrême-onction, dont les rites ne sont plus guère qu'immatériels.

VI. — L'EAU⁹

Qui relit la Bible et l'Évangile ne peut qu'être frappé de la place considérable et de la noblesse du rôle que le Saint-Esprit et le Christ assignent à l'eau dans la création et la Rédemption. Il y aurait un double tableau saisissant à composer qui évoquerait, depuis la première page de la Genèse jusqu'à la dernière de l'Apocalypse, le mystère de l'eau, matrice de l'univers terrestre et matrice de la vie divine; car les flots d'eau vive dont parle le Christ pour prédire le jaillissement de l'Esprit ne sont point une simple métaphore, s'il est vrai qu'il exige que nous renaissions de l'eau vivante de nos sources¹⁰.

9. Voir POUCEL, *Incarnation, Apothéose de l'eau*.

10. Rien d'ailleurs n'est plus significatif ni plus émouvant que de voir l'humanité tout entière, à travers toutes ses mythologies, vénérer dans l'eau l'élément divin par excellence, que ce soit l'eau des sources, des fleuves ou l'eau des océans. Ces religions de l'eau rejoignent évidemment notre Révélation.

Or, qu'avons-nous fait ? Et comment croire à la vertu divine de ces bénitiers verdâtres qu'on ose à peine effleurer du doigt, ou de ces baptistères à cuvette de zinc qui n'ont évidemment plus rien d'une source.

« Baptême d'infusion », comme nous disons, où quelques gouttes d'eau ne peuvent certainement plus laver; encore moins répondre à l'intention première du Christ et de l'Église qui nous plongeait dans un bain, où la liturgie reconnaissait le sein maternel et l'océan d'où est sortie toute vie (liturgie du samedi saint, bénédiction des eaux). Il est bouleversant de penser que c'est dans l'eau, grâce à l'eau, que se fait notre plongée dans le Christ, et que sa vie nous est transmise dans l'eau, par l'eau¹¹. Et si le baptême d'immersion, où se réalisait sensiblement le mystère, a été sacrifié, la seule raison n'en est-elle point ce principe de commodité qui veut nous éviter les ennuis d'une plongée qui mouille et cette médiocre pudeur que les premiers siècles chrétiens répudiaient si franchement¹².

Le mystère des eaux, si ce n'est que de la littérature, le Christ et l'Église l'eussent-ils traité avec ce respect ?

VII. — LE PAIN ET LE VIN

Le Christ a fait au pain et au vin un honneur impensable, et aux yeux de la raison un usage scandaleux. Il en a

11. Au fond de toutes les religions, le rite d'initiation se révèle comme une mort suivie d'une résurrection. Il est remarquable que, presque toujours, le rite sacramentel en est une plongée dans l'eau, et parfois une plongée sous le sang.

12. *Le Pré spirituel*, de Jean Moschus (P. G., t. 87, col. 2852), témoigne d'un fait d'autant plus significatif qu'il est peut-être légendaire, car alors il exprime un état d'esprit général. Il raconte qu'un vieux moine prêtre, Conon, était chargé de baptiser les néophytes; mais troublé de baptiser des femmes nues, il en vint à vouloir quitter le monastère. Il invoque son patron Jean le Baptiste qui lui promet son secours. Son Abbé pense faire baptiser les femmes par une diaconesse. Mais il n'ose rompre avec les règles liturgiques et maintient Conon dans son ministère. Un jour, cependant, vint à lui une jeune fille si belle que Conon refuse absolument de la baptiser. Il s'enfuit au désert, mais est rejoint par saint Jean-Baptiste qui lui reproche sa défaillance et lui marque le ventre de trois croix. Conon retourne et Jean Moschus affirme que désormais il baptise sans inquiétude toutes les femmes.

fait le centre, le cœur visible de notre liturgie. Ce ne peut être par inadvertance ou caprice. Il trouvait certainement entre le pain et le vin et ses intentions merveilleuses des concordances physiques privilégiées. (Il faut le nominalisme d'Occam pour enseigner que Dieu pouvait s'incarner dans une pierre!) Le pain se mange, c'est notre nourriture fondamentale, la plus simple et la plus naturelle, que nous fournit la terre, à laquelle se joint le travail de l'homme et de la femme pour nous apporter le soutien ordinaire de la vie. Et c'est pour être mangé dans un repas qu'il nous a donné l'Eucharistie, source sacramentelle éminente de la vie divine en nous.

Or la piété moderne n'a plus guère compris ce qu'est un repas où l'on mange. Jusqu'à Pie X, l'Eucharistie était devenue tout, mais de moins en moins un repas. Pie X nous a rendu la communion. Mais un témoin étranger pourrait-il soupçonner un repas dans une liturgie où les cérémonies, la pompe, le discours masquent par leur splendeur même l'humble substance voulue par le Christ. Comment avons-nous pu en venir à ces *pains d'autel* qui, aux yeux innocents, sont tout, sauf du pain ? Triomphe du principe de commodité qui a prêté à cette fausse mysticité de la « blanche hostie ». Nos casuistes traitent savamment de la composition de la farine, mais songeons-nous seulement à bien établir ce que c'est qu'un pain ? Si le Christ a pris un vrai pain, ce que nous dirions un pain de ménage, il avait ses raisons, et il faut croire qu'il se souciait fort peu des scrupules qui nous angoissent : devoir mâcher avec les dents (ce qu'à beaucoup d'enfants on fait aujourd'hui encore craindre comme un péché), de risquer des miettes qui se perdent, etc.

Qui avouera le principe qui a fait prévaloir cette matière, qui a les apparences et les vertus du papier bristol, si commode à nos paresseuses qu'elle se conserve aisément tout un mois ? Pensez quelle servitude s'il fallait cuire ce pain tous les jours ! Nous réclamons notre pain frais pour le petit déjeuner. Mais quelle bizarre exigence que de le réclamer pour la communion !

VIII. — LE VIN

Toutes les règles canoniques ne peuvent nous faire oublier que, la veille de sa mort, le Christ fit boire à ses commensaux la coupe de vin, sang de la Nouvelle Alliance. Elles ne peuvent non plus nous faire oublier que, durant plus de mille ans, les chrétiens se sont passé cette coupe comme les apôtres eux-mêmes. Le geste du Christ qui allait répandre son sang est trop grave pour que nous le prêtions à une raison futile. Il savait ce qu'est le vin. Il savait ce qu'est le sang. Comment ce même principe de commodité a-t-il pu, par une conspiration universelle, invoquer l'hygiène ou le respect pour nous faire oublier une intention si bouleversante du Christ ?

Il ne s'agit point de reprendre avec les chrétientés allemandes du XVII^e siècle la douloureuse lutte pour le calice. Mais si nous comprenons le prix du don de Dieu au point de souffrir d'en être privés, je ne puis croire que les humbles larmes des fidèles ne parviendront pas à triompher d'un juridisme si mal fondé.

Quand on pense que l'abandon de la coupe a détruit le rite de l'initiation chrétienne tel que, durant douze ou parfois quinze siècles, l'Église l'a pratiqué, par le bain, la confirmation et la communion au vin des nouveau-nés, on mesure quels appauvrissements nous impose le principe purement humain de la commodité.

On aimerait savoir, d'ailleurs, pourquoi nous faisons si bon marché de la rubrique, toujours insérée au missel, qui prescrit après la communion de donner à boire du vin aux fidèles.

IX. — L'HUILE, LE SEL, LA LUMIÈRE ET L'ENCENS

Il en faudrait parler avec respect et affronter les ironies rationalistes. Mais, pour cela, quelle rénovation du regard et de toute la sensibilité chrétienne ne faudrait-il pas !

L'huile : de quel privilège sacré toute l'histoire biblique

n'a pas entouré l'huile de tous les sacres. Comme si de cette étonnante liqueur, née de la roche et du soleil, Dieu avait trouvé si précieuses les vertus qu'il en faisait l'agent de ses faveurs solennelles. Images encore qui devaient, dans la personne de Jésus-Christ, parvenir à la vérité, si Jésus est, par les prophètes aussi bien que par la tradition chrétienne, dénommé *l'Huilé*, le Christ. Et si nous tous, de par le chrisme baptismal, nous portons aussi le nom de *huilés* : *christianoï*, onctions initiatrices, onctions sacerdotales, onctions pontificales, onctions de l'autel; et quand l'Église n'a plus d'autres recours pour préparer le chrétien à son dernier combat, ce seront les onctions suprêmes dont elle oindra son corps tout entier pour lui infuser le dernier réconfort de l'esprit.

Qu'avons-nous fait de ces « saintes huiles », conservées dans un petit godet, plus ou moins propre, grâce auquel un pouce à peine huilé tracera le plus vague signe de croix sur un bébé si bien ficelé que je défie l'homme le plus habile d'atteindre sa poitrine ou ses épaules. Quant à ce malade, qui réclame humblement les derniers sacrements, heureux si un prêtre, invoquant les permissions romaines, lui concède une onction, qu'il affirme suffisante et que, d'ailleurs, la casuistique n'estime point nécessaire. Je pourrais préciser la paroisse bourgeoise où une vieille malade, suppliant le vicaire de lui donner les sacrements, les onctions lui furent refusées parce que M. le Vicaire « n'avait pas le temps ». « C'est déjà bien que je vous aie apporté le Viatique. » Avant de sortir, le vicaire eut le temps d'informer une cousine présente que, pour les funérailles, elle ferait bien de s'adresser à telle agence, en précisant qu'elle venait de la part de M. l'abbé X., vicaire à Notre-Dame de...

Combien de chrétiens reçoivent sur le corps, yeux, nez, oreilles, lèvres, mains, pieds (et reins¹³), une vraie onction d'huile. Mais y croyons-nous ?

13. Ce n'était certainement pas sans raison que, pour purifier notre chair des atteintes de la luxure, le Rituel romain prescrivait l'onction *ad lumbos seu renes*. Les Rituels de 1665, 1757, disaient : *Haec autem onctio ad lumbos omittitur semper in feminis et etiam in viris qui ob infirmitatem vix aut sine periculo moveri possunt*. Cette prescription se retrouve encore aux Rituels de 1908, 1911. Elle a disparu depuis. Est-ce parce qu'elle est devenue inutile aux nouvelles générations ?

Le sel : *sal sapientiae*, où nos rationalismes ne voient, bien sûr, qu'une métaphore. Et que nous sommes quelque peu gênés de mettre sur les lèvres du nouveau baptisé, surtout s'il est un adulte. Car pour les bébés, c'est le moment le plus émouvant du baptême, tandis que les grands-mères s'extasient, épiant le cri de l'enfant, et lui augurant une sagesse exemplaire s'il n'a pas pleuré. Alors tout le monde respire. N'est-ce point une dérision !

Mais l'Église croit au sel. Elle a reçu sa créance du Christ, qui n'a pas craint de proclamer ses apôtres le sel de la terre (Matth., v, 13).

Lumières : c'est devant ce misérable cierge unique qui a des années survécu à la guerre que le problème des lumières liturgiques s'est posé à moi. Que signifient donc nos cierges à l'autel, puisqu'ils ne sont requis ni pour l'honneur, ni pour l'éclairage ? Que signifie cette superstition rubriciste ? Et qu'avons-nous fait de cette vigile de Pâques, grande fête de la lumière, sacrement du Christ ressuscité, où personne ne vient plus prendre part ? N'y aura-t-il plus que des municipalités laïques à mesurer qu'une fête de nuit à Versailles, que la nuit de Paris, qui sont des fêtes de la lumière, apportent, fût-ce à un peuple manquant de pain, une délivrance et une joie ?

L'encens : faut-il en parler, alors que nous ne savons même plus allumer nos maigres encensoirs et que nous offrons à l'autel le geste dérisoire de balancer une cassolette morte ? Mais il faudrait que, dans la Bible, nous réapprenions quel cas l'Esprit-Saint fait de cette chose, si futile à nos yeux, où les essences précieuses de la forêt se consomment en hommage à leur Dieu.

Oserai-je, pour conclure ce chapitre des choses, rappeler que notre liturgie de l'office et de l'Eucharistie suit le rythme du cosmos dans lequel, bon gré mal gré, la vie des hommes se distribue. Je sais tout ce que l'on dit aujourd'hui pour dénoncer ce cadre des heures ; et il est à peine besoin de rappeler les violences que la coutume, le caprice ou la sagesse (certaine sagesse) font subir à une liturgie nocturne et diurne. Je ne sais quelle solution l'expérience fera prévaloir. Mais je sais quel appauvrissement souffrira une liturgie qui ne serait plus accordée au temps de nos journées. L'Église croit à la nuit et à sa valeur incompara-

ble de sérénité et de solitude. Elle croit à l'aube, au lever du soleil pour le jour nouveau, don de Dieu. Elle croit au midi. Elle croit au coucher du soleil et au crépuscule; et peut-être est-elle seule aujourd'hui à lutter contre cette profanation du temps, où nos activités de travail et de repos sont désormais livrées à l'incohérence. Quoi qu'il en puisse être des arrangements nécessaires, nous aurons à faire prévaloir en nous le sens du cycle diurne voulu par Dieu.

Et aussi le sens de l'offrande du temps, l'une des plus belles que nous puissions faire au Seigneur, s'il est vrai que, par delà les travaux, ce que l'amour offre de plus précieux à l'Aimé, c'est le temps. C'est la preuve la plus délicate d'une préférence, qui témoigne que l'Aimé l'emporte sur toutes les sollicitations. C'est, de plus, un honneur que nous faisons au Seigneur de croire avec Marie que l'audience gratuite importe plus que tous les soins multipliés.

De toutes parts s'exprime le même grief impatient. Notre liturgie est trop longue au gré des fidèles, qui peuvent à peine le dimanche faire place à une messe rapide et n'ont plus, bien sûr, le temps d'offrir au Seigneur une présence au milieu de leurs plaisirs vespéraux. Elle est trop longue, au gré de nos prêtres, asservis à des tâches désordonnées et qui recourront à des solutions monstrueuses s'ils ne veulent pas, purement et simplement, omettre leur office. Le télescopage habituel, le blocage des heures sont, il faut avoir le courage de le dire, une forme de sabotage qui n'émeut plus nos consciences. L'usage en est si universel et vient de si haut qu'il ne faut plus nous scandaliser de rien. Chanoines de Saint-Pierre, à Rome, qui, pour ne pas se déranger plusieurs fois dans la journée, expédiaient, d'un seul tenant, tout l'office de Matines à Complies, messe comprise (mais depuis, les grands Chapitres romains ont su se libérer du chœur pour pouvoir prendre des charges rétribuées). Tel archevêque récitant son office dans la bousculade du boulevard Raspail, au milieu de la queue attendant l'autobus. Cardinal au trône entouré de deux chanoines récitant leur office, sans prêter la moindre attention à une messe militaire qui s'expédie dans le silence, mais qui ferment leur bréviaire pour chanter l'absoute annoncée par les sonneries de clairon. Comment de pauvres prêtres, distribuant le dimanche leurs messes dans trois paroisses, ne seront-ils

pas excusables s'ils renoncent, épuisés, à dire un office qu'ils répugnent de bâcler ?

Cependant ne devons-nous pas revenir à une autre intelligence du temps et comprendre que le temps donné à Dieu n'est pas commensurable, qu'il est d'un autre ordre que le temps profane. Que d'ailleurs Dieu est le maître et que nos précipitations ne peuvent prévaloir sur son gouvernement.

Toute notre expérience ne nous a-t-elle pas appris que le rendement du temps n'est pas prévisible; que nous nous épuiserons en démarches vaines, que le plus banal accident nous couchera dans l'inaction de l'hôpital pour des semaines, alors que la main de Dieu et sa grâce nous eussent ouvert en un instant un cœur obstiné, et multiplié sous nos pas ce que nous appellerons des miracles. Prendre le temps de respirer, disait Péguy, prendre le temps de se mettre dans la main de Dieu; la sagesse la plus vulgaire rejoint la sagesse surnaturelle. « Habillez-moi lentement, disait ce sage à son valet de chambre, car je suis pressé¹⁴. »

CONCLUSION

Nous croyons, certes, que le mouvement liturgique actuel ambitionne tout autre chose qu'une restauration morte, analogue à celle qu'accomplissent les Beaux-Arts. Ils ont pour cela leurs raisons, mais nous avons les nôtres. Pie XII l'a dit avec force : l'Église refuse de se livrer à une archéologie savante en matière liturgique. Elle veut une renaissance vivante. Mais c'est aux sources qu'il faut revenir, afin de permettre au flot de jaillir. C'est donc une action très profonde qu'il faut poursuivre, et peut-être notre mouvement liturgique actuel s'est-il encore montré timide.

Pour reprendre l'intelligence véritable de toute liturgie, il y aurait donc lieu de construire une *liturgie fondamentale*, une sorte de *méta-liturgie*, qui nous conduirait dans la pleine région du mystère. Il n'est pas contestable que c'est

14. On trouvera dans le dernier chapitre du *Traité des Religions*, de M. ELIADE, une étude remarquable sur l'hétérogénéité du temps sacré qui ne s'additionne, ni ne se soustrait du temps profane et de ses mensurations.

dans le mystère chrétien que se situe la liturgie. Mais le Christ lui-même nous introduit au mystère de la nature, et suppose de notre part une intelligence des choses dans leur être le plus intime consacré par le Créateur. Nous ne craignons point d'interroger l'immense témoignage des religions naturelles, dont saint Paul disait qu'elles cherchaient le Christ « à tâtons ». Les rencontres ne pourront qu'être émouvantes pour nous et éclairantes. Nous n'en sommes plus aujourd'hui à redouter que la transcendance du christianisme souffre de ces rapprochements.

Qu'il soit permis, d'ailleurs, de présenter les observations, qui font le corps de cette étude, sous la haute garantie de maîtres incontestables :

Haec autem — écrivait Mabillon — non eo animo referimus, quasi veterum hujus modi rituum usus, privata auctoritate revocari velimus, aut recentiorum, quod absit, induci contemptum; sed ut eos qui ejus modi officiis praepositi sunt invitemus ad consulendam antiquitatem, quae quanto fonti propior, tanto venerabilior est (*in Ord. Rom.*, ch. XXI).

Quant au cardinal Bona, il marquait les véritables valeurs lorsqu'il déclarait dans son traité (*Rerum liturgicarum*, t. II) :

Hinc apparet quam verum sit... multa hodie pro lege haberi in his quae pertinent ad ecclesiasticas observationes, quae sensim ex abusu irrepserunt, quorum originem, cum recentiores ignorent, varias conantur congruentias et mysticas rationes invenire..., ut ea sapienter instituta vulgo persuadeant.

Ce sont là des règles de sagesse et d'humilité qui permettent, sous la conduite de l'Esprit-Saint, les hardiesses libératrices.

PAUL DONCOEUR.